

Le Fantôme de l'opéra (1910) de **Gaston LEROUX** (1868-1927).

Chapitre XIII : La lyre d'Apollon

– Alors, il me siffla : “Quoi ? je te fais peur ? C’est possible !... Tu crois peut-être que j’ai encore un masque, hein ? et que ça... ça ! ma tête, c’est un masque ? Eh bien, mais ! se prit-il à hurler. Arrache-le comme l’autre ! Allons ! allons ! encore ! encore ! je le veux ! Tes mains ! Tes mains !... Donne tes mains... si elles ne te suffisent pas, je te prêterai les miennes... et nous nous y mettrons à deux pour arracher le masque.” Je me roulai à ses pieds, mais il me saisit les mains, Raoul... et il les enfonça dans l’horreur de sa face... Avec mes ongles, il se laboura les chairs, ses horribles chairs mortes !

« – Apprends ! apprend ! clamait-il au fond de sa gorge qui soufflait comme une forge... apprend que je suis fait entièrement avec de la mort !... de la tête aux pieds !... et que c’est un cadavre qui t’aime, qui t’adore et qui ne te quittera plus jamais ! jamais !... Je vais faire agrandir le cercueil, Christine, pour plus tard, quand nous serons au bout de nos amours !... Tiens ! je ne ris plus, tu vois, je pleure... je pleure sur toi, Christine, qui m’as arraché le masque, et qui, à cause de cela, ne pourras plus me quitter jamais !... Tant que tu pouvais me croire beau, Christine, tu pouvais revenir !... je sais que tu serais revenue... mais maintenant que tu connais ma hideur, tu t’enfuirais pour toujours... Je te garde ! ! ! Aussi, pourquoi as-tu voulu me voir ? Insensée ! folle Christine, qui as voulu me voir !... quand mon père, lui, ne m’a jamais vu, et quand ma mère, pour ne plus me voir, m’a fait cadeau en pleurant, de mon premier masque !”